CRITIQUE, concert. PARIS, Philharmonie de Paris, le 9 novembre 2026. MAHLER : Symphonie n°7. Royal Concertgebouw Orchestra, Klaus MÄKELÄ (direction)

Gustav Mahler est un compositeur qui a gagné une grande célébrité dans les meilleures salles de concerts du monde. Bien peu nombreux sont les chefs de talents qui osent pourtant interpréter la *7ème symphonie* en mi mineur. Klaus Mäkelä la propose – en ce 9 novembre – à la Philharmonie de Paris , avec le Royal Concertgebouw Orchestra.

C’est avec ce même orchestre que Leonard Bernstein avait choisi de l’enregistrer. Même si on ne peut comparer un enregistrement et un concert, même si bien peu d’instrumentistes dans cet orchestre ont été dirigés par Bernstein, force est de constater que ce diable de Klaus Mäkelä a atteint un sommet ce soir. Sa direction a été magistrale et absolument diabolique. Car cette terrible *symphonie* est une épreuve tant pour les musiciens que le public. Jamais Mahler n’est allé plus loin dans les audaces tant en termes de jeu avec les tonalités et l’atonalité que l’orchestration, pleine de sarcasmes et de moqueries douce amères. L’*Orchestre du Concertgebouw* de 2026 est très jeune et la parité s’y installe.

La qualité des musiciens est exceptionnelle. Nous avons pu entendre des solistes admirables, des pupitres de cordes d'une élégance et d'une puissance peu habituelle. Les cuivres ont été d'une subtilité peu commune avec des *pianissimi* impalpables et des *forte* terrifiants. La trompette solo a été surnaturelle et les bois d'une beauté et d'une émotion rares. Il a paru évident que cet orchestre reste l'un des tous meilleurs du monde. Klaus Mäkelä va en prendre la direction en 2027. Il est certain que cette association va apporter quelque chose d'inouï au monde musical. Ce soir, Klaus Mäkelä a été animé par une énergie peu commune, une précision parfaite et un sentiment mahlérien exceptionnel. Car la grandeur, la puissance, l'organisation des plans, les nuances et les couleurs sont les marques d'un grand chef mahlérien mais s'y ajoute une capacité sarcastique et même diabolique absolument jouissive. Voir ce jeune homme se démener ainsi et obtenir toutes sortes de diableries de ses musiciens donne le vertige.

Le premier mouvement (plus de 20 minutes) passe presque trop vite. La première *Nachtmusik* si déstabilisante nous laisse peu de répit. Les changements d'atmosphères sont réalisés avec art. Les phrasés sont comme exagérés, les effets des cordes comme des insectes nous donnent des démangeaisons. Le basson goguenard, les cordes moqueuses, les timbales bavardes, les bois cacophoniques, les cuivres entraînants tout cela produit un effet grotesque et déhanché dansant irrésistible. Klaus Mäkelä, tout sourire, semble prendre un grand plaisir à tout organiser, donnant chaque départ, chaque inflexion avec une précision horlogère, encourageant chacun. L'arrivée des cloches de vaches d'abord discrètes et ensuite envahissantes ajoutent leur saveur si particulière avec gourmandise. C'est dans le *Scherzo* que le génie de Mäkelä va se révéler. En véritable démon, il va organiser avec une jouissance de chaque instant une sorte de cacophonie satanique. Un mélange de rythmes improbables, d'accents extrêmes, dans des nuances abruptes et avec des couleurs saturées. On sait que d'aucuns

ont reproché à Bernstein d'aller trop loin dans le grotesque.

Ce soir, Mäkelä laisse le *maestro* américain loin derrière lui. Je crois bien que la diablerie du chef finlandais n'a pas d'égal. La deuxième *Nachtmusik* a été pleine de malice se moquant même de Mozart avec la mandoline de *Don Juan* et des *turqueries* de *L'enlèvement au sérail*. L'esprit presque potache qui animait la direction si pleine d'esprit de Klaus Mäkelä a vraiment été jubilatoire. La grandeur du final a gagné en emphase bravache, l'orchestre se faisant une fête de suivre le chef dans tous ses excès. Ainsi, le final grandiose a été tout à fait enthousiasmant. Le public a littéralement exulté. Une partie de la salle s'est levée, des banderoles ont été présentées. L'enthousiasme a été à son comble !

Klaus Mäkelä – un peu épuisé – a salué avec grâce et gentillesse. Il a bien évidement fait saluer ses musiciens un à un et par groupes, le public les a tous plébiscité. Nous avions découvert ce tout jeune chef avec enthousiasme à Toulouse en 2018, et cet été, à Aix, nous avions constaté l'extraordinaire alchimie avec son orchestre de Paris dans une *Femme sans ombre* historique. Force est de découvrir ce soir une fusion avec un *Concertgebouw* rajeuni qui annonce de belles merveilles, d'autant que des enregistrements chez DECCA sont prévus…

CRITIQUE, concert. PARIS, Philharmonie de Paris, le 9 novembre 2026. MAHLER : Symphonie n°7. Royal Concertgebouw Orchestra, Klaus MÄKELÄ (direction). crédit photo (c) Droits réservés

CRITIQUE, concert. PARIS, Philharmonie, le 22 octobre 2026. BERLIOZ : Roméo et Juliette. M. Crebassa, J. Henric, C. Maltman, Choeur et Orchestre de Paris, Klaus Mäkelä (direction)

Il y a 50 ans, en 1976, un chœur était créé, à l'initiative du pianiste et chef d'orchestre Daniel Barenboïm, alors directeur musical de l'Orchestre de Paris. Ce chœur nouvellement constitué – dont le premier chef a été le regretté Arthur Oldham – avait pour vocation d'être le partenaire, *la voix* du-dit orchestre. Pour célébrer cet anniversaire, c'est la pièce d'Hector Berlioz, *Roméo et Juliette*, qui a été choisie, donnée successivement les 21 et 22 octobre 2026 à la Philharmonie de Paris.

Ce n'est pas le fait du hasard que le choix de l'œuvre se soit porté sur l'ouvrage de Berlioz, tant ce compositeur a été sollicité par le Chœur et l'Orchestre pour les grands moments de leur histoire. Le *Te Deum* de Berlioz n'a-t-il pas été retenu pour le concert inaugural du Chœur, le 28 septembre

1976 ? Tout dans *Roméo et Juliette* de Berlioz est original. Tout d'abord, ce n'est pas un opéra, ni un *oratorio*, mais une symphonie… dramatique, un objet musical parfaitement inconnu à l'époque de sa création, le 24 novembre 1839 à Paris, dans la Salle du Conservatoire. Il ne s'était pas vu ni entendu pareille création musicale symphonique associant trois solistes vocaux qui ne sont pas – sauf l'un d'entre eux – les protagonistes de l'histoire. Ils en sont d'abord les récitants, les narrateurs, le chœur antique… en quelque sorte.

Berlioz, s'il a été subjugué par le génie de Shakespeare, ne se tient pas à la lettre du texte de la pièce, il procède essentiellement à un commentaire du récit. Une exception, celle de la péroraison du Père Laurent qui, à la fin de l'ouvrage, révèle qu'il a marié nos deux héros. Il donne par là même, la clé de la méprise tragique qui a abouti au drame. *Roméo et Juliette* est sûrement l'une des partitions les plus passionnantes de Berlioz: il y déploie tout son génie orchestral, là où les murmures mystérieux côtoient les explosions sonores et syncopées, silences intérieurs, larmes furtives. De fait, le vrai narrateur, c'est l'orchestre. C'est lui qui nous transporte dans cet univers où le drame se joue, là où la musique se fait poésie. La musique de Berlioz – en raison de sa difficulté et aussi peut-être de son étrangeté – ne supporte pas une interprétation médiocre, encore moins superficielle. Le compositeur aurait-il été satisfait de ce concert, lui qui en avait dirigé la création ?



En tous cas, la direction inspirée, précise et enthousiaste de **Klaus Mäkelä** a fait de ce concert une fête, ce qui convenait pour un anniversaire. On lui aura su gré d'avoir pu, par ses phrasés, sa maîtrise des volumes et de l'amplitude, donner la respiration sensible qu'il requiert et, ainsi, assurer la continuité lyrique de l'ouvrage. Il est vrai qu'il a disposé d'une formation orchestrale qui joue… dans son *jardin*… avec Berlioz et *Roméo.* Les cordes, frémissantes entre toutes, les 8 contrebasses et les 4 harpes, les vents très impliqués et lumineux, de la petite à la grande harmonie, les percussions magistrales, ont parfaitement joué le jeu de cette célébration lyrique.

Tout juste après le *Prologue,* qui raconte les *Combats* et le *Tumulte*, c'est la voix inquiète et tendre de la mezzo-soprano **Marianne Crebassa** qui, soudainement, nous emporte avec son air, *« Premiers transports que nul n'oublie »,* et cet éloge

recueilli des premiers émois amoureux. Son chant a, tout à coup, figé et ému, la Philharmonie… Le ténor **Julien Henric** tente de reprendre la main dans son échange presque primesautier avec le Petit Choeur dans « *Mab, la messagère* »… Enfin, la parole véhémente puis apaisante du Père Laurent se fait entendre. Ce soir, c'est celle robuste et chaudement timbrée de la basse britannique **Christopher Maltman** qui, au pied levé, a remplacé le 22 octobre l'interprète initialement prévu, mais souffrant, Jean Teitgen. Prise de rôle certes non, car c'est un rôle qu'il possède à merveille, qu'il restitue avec une diction parfaite et le panache paternel qui sied au personnage.

Le Chœur dont c'est l'anniversaire est divisé en deux formations: d'abord le Petit Chœur, présent dès le début de l'ouvrage, d'une impeccable justesse et d'une belle posture de chœur antique – puissant et homogène – dont le récit est captivant. Puis il rejoint le Grand Chœur pour faire éclater dans le *Final* glorieux le bonheur de la réconciliation des Capulets et des Montaigus.

Bon anniversaire et rendez-vous dans 50 ans !…

CRITIQUE, concert. PARIS, Philharmonie, le 22 octobre 2026. BERLIOZ : Roméo et Juliette. M. Crebassa, J. Henric, C. Maltman, Choeur et Orchestre de Paris, Klaus Mäkelä (direction). Crédit photo (c) William Beaucardet

CD événement, annonce. MAHLER / MAKELA : Symphonie n°8 des Mille / Royal Concertgebouw Orchestra – Klaus Mäkela (1 cd Decca classics – mai 2025)

Dès la première partie de cette captation amstellodamoise anthologique réalisée au printemps 2025, l'expressivité inscrite dans la fulgurance de l'instant séduit immédiatement : le relief idéalement individualisé de chaque instrument rétabli l'incisive activité d'un orchestre monde ; Klaus Mäkelä aborde la partition la plus ambitieuse de Mahler (1906) comme un opéra total, entre la scène tragique et l'oratorio épique ; sa conception à la fois détaillée et architecturale s'avère très convaincante.

A Amsterdam, Klaus Mäkelä sublime les 1000 vertiges de la Symphonie n°8 de Mahler



Photo :

Le chef dans la première partie du « ***Veni Creator Spiritus*** », exprime l'espérance d'une humanité perdue, démunie, saisie dans une ivresse, à la fois extase, invocation collective éperdue, son énoncé à la fois exclamatif et si humain : ici le terrestre s'incarne et cependant appelle à la sublimation ; cette partie spectaculaire dans les effectifs requis croit dans l'avènement d'un Messie sauveur, vaine attente qui nourrit toutes les prières : tout le chemin et la conscience de Mahler sont synthétisés, dans cette trajectoire tendue, – et dans cette aspiration à l'idéal, à l'issue encore incertaine.

Le présent enregistrement bénéficie de 3 atouts majeurs : des voix solides (solistes et chœurs superbement engagés dans cette odyssée autant orchestrale que viscéralement humaine), un orchestre parmi les plus pertinents sur le métier mahlérien, une prise

live qui intensifie encore l'éclat et le mordant des prodigieux vertiges vécus ainsi sur le vif, dans la salle du **Concertgebouw Amsterdam** lors du Festival Mahler en mai 2025 (3 prises live ont été montées pour cette captation phénoménale). La direction du chef finnois souligne les liens profonds qui relient les deux mouvements, chacun s'appuyant sur le sens spirituel des deux textes ainsi commentés en musique : ***Veni Creator*** en latin, puis **Second *Faust* de Goethe** en allemand.
A noter parmi les 5 chœurs requis pour cette aventure, **le Choeur de l'Orchestre de Paris**, dont **Klaus Mäkelä** est directeur musical depuis 2021. En outre, le chef a été nommé chef principal du Royal Concertgebouw Orchestra à compter de septembre 2027. Enregistrement captivant – **CLIC de CLASSIQUENEWS** automne 2026 – prochaine critique complète à venir.

Plus d'infos sur le site de l'éditeur DECCA classics / MAHLER Symphony No. 8 / Klaus Mäkelä | Decca Classics : https://www.deccaclassics.com/en/catalogue/products/mahler-symphony-no-8-klaus-maekelae-14352

GUSTAV MAHLER / Klaus Mäkelä
Symphony No. 8 / Royal Concertgebouw Orchestra Klaus Mäkelä

Gustav Mahler
Symphony No.8 in E flat – « Symphony of a Thousand »
Symphonie n°8 des Mille
(Live at Concertgebouw, Amsterdam, May / mai 2025)

Programme

I. *Veni, creator spiritus* – 01:25
II. Imple superna gratia – 03:43
III. Infirma nostri corporis I,
IV. Tempo I. Allegro, etwas hastig – 03:59
V. Infirma nostri corporis II – 03:00
VI. Accende lumen sensibus – 05:30
VII. Qui Paraclitus diceris – 02:49
VIII. Gloria sit Patri Domino – 03:09

I. GOETHE : FAUST II – Poco adagio – 06:20
II. Più mosso. Allegro moderato – 03:16
III. Waldung, sie schwankt heran – 04:15
IV. Ewiger Wonnebrand – 01:30
V. Wie Felsenabgrund mir zu Füssen – 04:22
VI. Gerettet ist das edle Glied – 00:57
VII. Jene Rosen, aus den Händen – 02:08
VIII. Uns bleibt ein Erdenrest – 01:51
IX. Ich spür’ soeben –
X. Höchste Herrscherin der Welt – 05:32
XI. Dir, der Unberührbaren – 03:30
XII. Bei der Liebe, die den Fussen – XIII. Neige, neige, du Ohnegleiche – 05:58
XIV. Er überwächst uns schon –
XVa. Komm! hebe dich zu höhern Sphären – 04:21
XVb. Blicket auf zum Retterblick – 06:08
XVI. Alles Vergängliche – 05:36

1 CD – Decca – UPC 00028948716791



solistes

Hailey Clark (Soprano – Magna Peccatrix)
Golda Schultz (Soprano – Una poenitentium)
Miriam Kutrowatz (Soprano – Mater gloriosa)
Jennifer Johnston (Mezzo-soprano – Mulier Samaritan)
Okka von der Damerau (Contralto / Alto – Maria peccatrix)
Giorgio Berrugi (Tenor – Doctor Marianus)
Michael Nagy (Baritone – Pater ecstaticus
Tareq Nazmi (Bass – Pater profundus)

Choirs

Groot Omroepkoor (Netherlands Radio Choir)
Laurens Symfonisch
Le Chœur de l'Orchestre de Paris
Nationaal Kinderkoor (National Children's Choir)
Nationaal Jongenskoor (National Boy's Choir)

ORCHESTRE DE PARIS. MAHLER : Symphonie n°3. Mer 9, jeu 10 sept 2026. Klaus Mäkelä, direction

Dans le cadre du cycle « *LES PREM'S* », festival orchestral exceptionnel à la Philharmonie de Paris, l'Orchestre de Paris – et son directeur musical Klaus Mäkela – proposent une expérience musicale incontournable : la *3ème Symphonie* de Gustav Mahler où le format symphonique associé au chant soliste et choral, flirte avec le souffle cosmique… Après une intégrale des symphonies de

Sibelius, – enregistrée chez Decca, Klaus Mäkelä poursuit son exploration des grands cycles symphoniques et en revient toujours à Mahler, l'un de ses compositeurs de prédilection : en ouverture de la saison 2026 – 2027 de l'Orchestre de Paris, le bouillonnant *maestro* finlandais dirige l'immense Troisième Symphonie…

MAHLER, Symphonie n°3… Après avoir atteint le sentiment d'éternité et l'expérience de la résurrection, ni plus ni moins, dans l'ultime mouvement de sa deuxième symphonie, Mahler pour sa Troisième symphonie, conservant la nostalgie des hauteurs célestes, compose un partition qui logiquement se place à l'échelle du cosmos.
L'exaltation spirituelle et mystique développée dans la Deuxième symphonie, « Résurrection », le laisse à la même altitude, un état d'ascension vertigineux, cultivée ici avec une plénitude exceptionnelle (en particulier dans le Minuetto).
A 34 ans, l'homme qui se sent asphyxié par son activité comme directeur d'opéra, – à Hambourg-, ne disposant que d'un temps trop compté pour composer, la seule activité qui compte réellement, veut en se mesurant à l'échelle universelle, démontrer sa pleine maturité de compositeur. Avec lui, le cadre symphonique gagne de nouveaux horizons, des perspectives jusque là inconnues. Affirmation d'un démiurge symphonique, la Troisième approfondit davantage le rapport unissant l'homme et la nature.

Pour mieux comprendre l'enjeu et le sens de la partition, évoquons tout d'abord sa genèse.

A l’été 1895, Mahler retrouve son ermitage au bord du lac d’Attersee. La solitude recherchée, le désir de faire communion avec l’élément naturel, la contemplation de la nature lui inspire l’une des partitions les plus démesurées. La proche végétation entourant sa cabane de compositeur lui inspire le menuet Blumenstück (morceau de fleurs), déjà cité. Création… La reconnaissance se précisera six ans après sa création, le 9 juin 1902 par l’orchestre de Cologne sous la direction du compositeur de festival de Crefed en Rhénanie. En présence de Richard Strauss, Humperdinck, Willem Mengelberg, Max Von Schillings, Mahler connut son premier véritable grand triomphe publique comme compositeur.

« *Avec des œuvres médiocres, on finit par s’ennuyer. [Mais avec] Mahler, il y a toujours quelque chose d’inédit. C’est un compositeur d’une grande intensité émotionnelle. De ce fait, sa musique ne sonne jamais de la même manière* », confie le chef en 2025. Klaus Mäkelä alliant précision, finesse, profondeur, dirige la musique de Mahler. La Troisième Symphonie résout les tensions des deux premières : après « combat » et « douleur », voici la « gaieté » (dixit le compositeur). Hymne à la nature, la symphonie se divise en deux pans : un gigantesque premier mouvement un temps intitulé « l’éveil de Pan » ; puis quatre morceaux plus courts, pour certains avec voix, avant un magnifique adagio final aux allures de réconciliation ultime.

PARIS, Philharmonie
ORCHESTRE DE PARIS, Klaus Mäkelä – Symphonie n°3 de Gustav MAHLER
mercredi 9 sept 2026, 20h
jeudi 10 sept 2026, 20h



RÉSERVEZ VOS PLACES sur le site de l’Orchestre de Paris /

Philharmonie de Paris :
https://philharmoniedeparis.fr/fr/activite/concert-symphonique/29615-orchestre-de-paris-klaus-makela?itemId=147623

Gustav Mahler : Symphonie n° 3
Orchestre de Paris

Wiebke Lehmkuhl , mezzo-soprano
Chœur de femmes de l'Orchestre de Paris
Chœur de jeunes de l'Orchestre de Paris
Chœur d'enfants de l'Orchestre de Paris

Klaus Mäkelä, direction
Richard Wilberforce, chef de chœur
Edwin Baudo, chef de chœur
Evann Loget-Raymond, chef de chœur
Rémi Aguirre Zubiri, chef de chœur
Éloïse Roux, chef de choeur

DIFFUSION
Le concert dirigé par Rafael Kubelik, sera diffusé en différé sur Radio Classique et sera disponible en streaming pendant 3 mois sur radioclassique.fr

DOSSIER
LIRE notre dossier dédié à la Symphonie n°3 de Gustav Mahler
https://www.classiquenews.com/gustav-mahler-3-eme-symphonie-rafael-kubelik/
Intégrale des Symphonies de Mahler par Rafael Kubelik
Mais à l'élévation des images convoquées correspond aussi l'enracinement terrestre qu'attestent le Cortège de Bacchus et ses réminiscences nettement plus « populaires », si parfaitement explicites dans les marches militaires et la musique de kiosque, dont Kubelik restitue la grandeur dérisoire, comparée à celle qui la dépasse de loin. Embrasser

les deux dimensions ou les deux conceptions, terrienne ou cosmique, sensuelle ou spirituelle, créent une permanente confrontation, d'éblouissantes étincelles qui se font pépites d'incandescence tragique, de flamboyant lyrisme, grâce à l'orchestre Symphonique de la Radio bavaroise.

VIDÉO

La Symphonie n°3 de Gustav Mahler par Claudio Abbado

https://www.youtube.com/watch?v=Xplx64LVENg

_____

LIVE STREAMING, opéra. R. STRAUSS : LA FEMME SANS OMBRE. Le jeudi 9 juillet 2026, en direct à 19h [Aix en Provence 2026]. Barrie Kosky / Klaus Mäkelä

Production événement depuis Aix 2026… Opéra de la compassion comme *Parsifal*,

Die Frau one Schatten [La Femme sans ombre], sous la baguette de Klaus Mäkelä, et dans la mise en scène de l'australien Barrie Kosky devient une allégorie de l'éveil de la conscience.

L'ouvrage composé pendant les horreurs de la Première Guerre est l'un des opéras les plus spectaculaires et ambitieux de Strauss, par l'ampleur et le raffinement de son orchestration, par la complexité de ses tableaux oniriques : un vrai défi pour les metteurs en scène comme les chefs, soucieux d'exprimer la cohérence scénique et visuelle de la représentation.

Un événement retransmis sur arte.tv en direct d'Aix-en-Provence.
Créé à Vienne en 1919, La Femme sans ombre est le fruit d'un duo créatif hors normes qui renoue avec la réussite du duo Mozart / Da Ponte. Le librettiste Hugo von Hofmannsthal travaille en étroite collaboration avec le compositeur. Leur correspondance explicite chaque étape de leur conception à 4 mains.

Atypique, l'œuvre se veut conte initiatique, prolongeant Le symbolisme fraternel de La Flûte Enchantée de Mozart, et son message humaniste.
Hofmannsthal, nourri de l'esprit des lumières et qui connaît les enjeux comme l'esprit des opéras de Mozart, y invente un univers fantastique, où mortels et fées animent un théâtre abstrait, à la manière d'une légende spirituelle, entre les contes des Mille et une nuits et de Grimm. Si l'ombre, au cœur de cet opéra, a longtemps été comprise comme un symbole de maternité impossible puis accomplie, Barrie Kosky, pour cette nouvelle production aixoise, la considère comme une allégorie

de l’âme humaine. Pour lui, l’impératrice n’est pas une femme incomplète parce qu’elle n’a pas d’enfant : c’est un être qui aspire à expérimenter toutes ses facettes, à la fois lumineuses et sombres, vertueuses et violentes.

En réalité l’impératrice est une figure de la métamorphose ; une entité mouvante qui a contrario de l’empereur, être pétrifié, desire changer de nature profonde, devenir humaine, partager dans le cœur des hommes, la souffrance de leur destin terrestre. STRAUSS témoin de la barbarie guerrière, celle des massacres en nombre, exprime par son orchestre flamboyant la prise de conscience et l’essence fraternelle de cette femme admirable : d’abord conduite par la. NOURRICE, elle accepte d’acheter à la femme du Teinturier son ombre, laquelle dupée par des plaisirs illusoires, y perd son âme… Ce marché de dupe permet cependant à l’impératrice d’ obtenir davantage qu’une ombre, la pleine conscience d’appartenir désormais au monde des hommes.
C’est ainsi son cheminement spirituel qui est au cœur de l’action, quand invitée à boire l’eau de la vie, étape clé de son accomplissement, l’impératrice comprend que son cheminement se réalise au détriment du Teinturier et de sa femme. Elle ne peut donc provoquer le sacrifice des autres et renonce à son salut ;
Abnégation exemplaire qui dévoile alors sa profonde compassion.

VOIR LE DIRECT
RICHARD STRAUSS
Die Frau ohne Schatten
(La Femme sans ombre)
Live steaming, jeudi 9 juillet 2026 à 19h, en direct sur ARTE.TV
Disponible en ligne pendant 3 ans

Jusqu’au 9 juillet 2029 — spectacle à l’affiche d’Aix du 3 au 15 juil 2026.

Rompant avec la lecture conservatrice, La Femme sans ombre, riche fresque symbolique, se veut une méditation sur l’éveil de la conscience. Sans chercher à expliquer l’œuvre ni à la réduire à une interprétation figée, le metteur en scène australien entend exprimer « la puissance émotionnelle et spirituelle de cet opéra singulier, qui parle de l’ombre que chacun de nous porte en soi, mais aussi de la beauté, étrange et fragile, de l’aspiration humaine à l’amour et à la lumière ».

Opéra en trois actes de Richard Strauss (France, 2026, 3h50)
Livret : Hugo von Hofmannsthal Direction musicale : Klaus Mäkelä Mise en scène : Barrie Kosky

Avec : Michael Spyres, Vida Miknevičiūtė, Nina Stemme, Brian Mulligan, Ambur Braid,
Jean-Sébastien Bou,
Chœur et l’Orchestre de Paris

Productions, Festival d’Aix-en-Provence, La Monnaie/De Munt, Opéra national de Grèce Enregistré le 9 juillet 2026 au Grand Théâtre de Provence

A voir sur arte.tv le documentaire Klaus Mäkelä, vers la flamme [B. Monsaingeon, France, 2023, 52mn)

Projections dans le cadre du Festival : le 26 juillet à Roquefort les Pins (Le Pavillon Bleu) et également à Cucuron (Le Cigalon, date à venir)

Autres streamings opéras sur Arte.tv :

Retrouvez également sur arte.tv les meilleures productions du Festival d'Aix-en-Provence : créations inédites, mises en scène d' opéras…
Avec Louise (Gustave Charpentier / Christof Loy / Giacomo Sagripanti, 2025),
Madama Butterfly (Puccini / Andrea Breth / Daniele Rustioni, 2024),
Samson (Rameau / Claus Guth / Raphaël Pichon, 2024)

_____

CRITIQUE, concert. PARIS, Philharmonie, le 9 février 2026. BRUCKNER : Symphonie n° 8. Royal Concertgebouw Orchestra, Klaus Mäkelä (direction)

Le jeune chef finlandais Klaus Mäkelä (30 ans) fait son retour à la Philharmonie de Paris, quelques jours seulement après son programme dédié à Chostakovitch avec l'Orchestre philharmonique d'Oslo. On le retrouve cette fois à la tête du prestigieux Orchestre Royal du Concertgebouw d'Amsterdam, pour affronter la monumentale

Huitième symphonie d'Anton Bruckner.

Si la nomination de Klaus Mäkelä en tant que chef principal de l'Orchestre du Concertgebouw sera effective en 2027, il est possible de l'entendre avec cette formation, dès ce début d'année, lors d'une tournée à Amsterdam, Paris, puis Cologne, à chaque fois avec le même programme. On ne présente plus le prodige finlandais, qui électrise les foules partout sur son passage, comme en témoigne la banderole « *Love Mäkelä* », déployée en fin de concert sur l'un des balcons de la Philharmonie. Ca n'est pourtant pas un « Bruckner orthodoxe » qu'il nous est donné d'apprécier, tant les *tempi* étirés, comme l'absence de *vibrato*, prennent le contre-pied de toute une tradition germanique, largement documentée au disque. Le Finlandais a préféré l'ultime mouture élaborée par Bruckner en 1890, après de longues années de révision (ce qui l'empêchera d'achever sa dernière *symphonie*). Le choix de l'édition Haas (1939) permet de profiter de plusieurs passages de la version initiale, ici réintégrés, ce qui allonge sensiblement la durée totale de l'ouvrage.

Dès les premières mesures de l'*Allegro Moderato*, les lignes claires aux cordes annoncent l'absence résolue de tout pathos, caractéristique des choix artistiques de Mäkelä : la souplesse des phrasés bénéficie de l'attention aux transitions et du sens de la relance du discours musical, impressionnants tout au long de la soirée. Plusieurs détails apparaissent dans cette vision chambriste, notamment aux contrebasses. Les passages verticaux plus cuivrés montrent davantage de muscle, avec des tempi plus allant en comparaison. Les ralentissements surprenants avant les grands tutti, souvent sur un tapis de cordes aux piani éthérés, jouent d'un effet de contraste avec les effets de masse qui suivent. Le jeu sur les dynamiques fonctionne bien ici, tant l'orchestre répond comme un seul homme à chaque indication, avec une discipline exemplaire. Comme à son habitude, Mäkelä privilégie la musique pure, en

refusant aux vents toute virtuosité, donnant quelques sonorités volontairement raides et mécaniques. On reste fasciné par cette interprétation d'une grande maîtrise, qui sait lâcher la bride dans les envolées verticales, mais s'intéresse surtout à révéler d'infimes minuties, souvent noyées dans la masse de l'orchestration de Bruckner (beaucoup plus conséquente que dans les précédentes symphonies, même si les percussions restent sous-utilisées, en dehors des timbales).

D'abord franc et direct, le *Scherzo*, se ralentit ensuite pour mieux se concentrer sur ces miniatures qui font tout le prix de la direction de Mäkelä, même si l'immense *Adagio* qui suit se perd parfois dans les digressions, en un rythme très délié aux cordes au début. L'insistance sur la pulsation joue la carte d'une lisibilité implacable, contrastée par des *tutti* plus caverneux. Le *Finale* enchaîné sans pause (à l'instar des deux premiers mouvements) débute sous les fanfares volontiers viriles, avec des contrebasses mises en avant dans leur scansion, une fois encore. Les timbales, aussi déchaînées que péremptoires, apportent un ton martial que l'on retrouvera pour la toute fin, avant une variation de climats aux *tempi* mesurés et chambristes, d'un raffinement inouï. Comme à l'habitude avec ce chef, on ressort fasciné par la maîtrise technique exceptionnelle, tout en restant agacé par l'opposition trop caricaturale entre forte et *piani*.

CRITIQUE, concert. PARIS, Philharmonie, le 9 février 2026. BRUCKNER : Symphonie n° 8. Royal Concertgebouw Orchestra, Klaus Mäkelä (direction musicale). A l'affiche de la Philharmonie le lundi 9 février 2026. Photo © Droits réservés

CRITIQUE, concert. PARIS, Philharmonie, le 20 janvier 2026. CHOSTAKOVITCH : Symphonie n°6 & 8. Orchestre Philharmonique d’Oslo, Klaus Mäkelä (direction)

L’événement était attendu bien au-delà des cercles mélomanes. Ce mardi soir 20 janvier, la Grande Salle Pierre Boulez de la Philharmonie de Paris, archicomble, vibrait d’une atmosphère singulière, mêlant l’excitation artistique à la solennité protocolaire. Pour son 51e concert en tournée avec l’Orchestre Philharmonique d’Oslo – dont il est le directeur musical -, le jeune prodige finlandais Klaus Mäkelä avait choisi un défi de taille : un face-à-face exclusivement dédié à Dmitri Chostakovitch, avec ses *Symphonies n°6* et *n°8*. L’attention du public était redoublée par une présence illustre dans la salle, sa Majesté la Reine Sonja de Norvège, marraine de l’orchestre, qui accompagnait pour la première fois la phalange

nationale à l’étranger, lui offrant un hommage debout à son entrée, geste répété après l’entracte…

L’audacieux programme, centré sur deux monuments du compositeur russe séparés par le gouffre de la *Seconde Guerre mondiale*, était comme une thèse orchestrale sur la résilience et l’expression artistique sous la contrainte. Et sous la baguette de **Klaus Mäkelä** – qui, en tant que directeur musical de l’Orchestre de Paris, connaît chaque résonance de cette salle comme sa poche –, cette thèse est devenue une expérience sonore et émotionnelle d’une puissance rare. Composée en 1939, dans l’ombre menaçante du pacte germano-soviétique, la ***Symphonie n°6 en si mineur*** est une œuvre de défi et de faux-semblants. Attendu pour une ode monumentale à Lénine après le succès de la *Cinquième*, Chostakovitch livra une structure déconcertante : un immense *Largo* introspectif suivi de deux mouvements rapides et presque cyniques.

L’interprétation de Mäkelä fut une révélation dès les premières mesures. Loin de tout pathos superflu, il a abordé le *Largo* initial avec une clarté analytique et une probité remarquables. Les cordes de l’**Orchestre Philharmonique d’Oslo**, d’une précision de métronome, ont tissé un tapis sonore à la fois dense et translucide, plongeant la salle dans un abîme de méditation douloureuse. Le chef a pris son temps, étirant le *tempo* pour mieux en révéler l’amertume contenue et le pessimisme profond. Ce choix, délibéré et maîtrisé, a peut-être dérouté certains, mais il a donné à cette musique une dimension presque métaphysique, un silence éloquent face à l’absurdité et la violence du monde (d’une triste et pathétique actualité avec le « nouveau désordre mondial » instauré par Donald Trump depuis son arrivée à la Maison Blanche…). Le contraste avec les mouvements suivants fut saisissant : l’*Allegro* et le *Presto* final ont éclaté avec une énergie vitale et une virtuosité collective étourdissante.

Mäkelä, parfaitement dans son élément, a exalté les contrastes : attaques sèches des cordes, ruptures brutales et couleurs exacerbées ! La phalange norvégienne a répondu avec une agilité et une précision diaboliques, transformant la musique en une course effrénée. Certains y ont vu une démonstration de force presque trop théâtrale, mais on ne peut nier que cette lecture a mis en lumière l'ironie mordante et la colère rentrée qui habitent cette partition, véritable « pied de nez » adressé aux attentes du régime.

Après l'entracte, l'audience était préparée pour le sommet de la soirée : la colossale ***Symphonie n°8 en ut mineur***, écrite en 1943 au cœur des tourments de la guerre. Ici, Chostakovitch abandonne tout double langage ; c'est un cri du cœur, une fresque épique dédiée à la souffrance et à la dignité humaines. Dès les premières notes livides des altos et violoncelles, Mäkelä et ses musiciens nous ont saisis à la gorge. La familiarité de l'orchestre avec ce répertoire, forgée par les legs de Mariss Jansons et Vasily Petrenko, était palpable. Mais Mäkelä y a apposé sa marque : une direction à la gestuelle ample et « démiurgique », parfaitement adaptée à l'immensité de la tâche. Il a construit l'immense premier mouvement (*Adagio*) comme un architecte de l'émotion, ménageant des crescendos d'une intensité presque insoutenable et des replis d'une intimité déchirante. Dans l'*Allegretto*, les cuivres et les percussions ont claqué avec la froideur d'un peloton d'exécution, tandis que le piccolo ajoutait une touche d'acidité grinçante. L'*Allegro non troppo, toccata* implacable, a été mené avec une férocité rythmique et une énergie cinglante qui laissaient le public sans souffle. Le cœur de l'œuvre réside peut-être dans le *Largo*, une *passacaille* d'une solennité écrasante. Là, Mäkelä a déployé une maîtrise absolue des dynamiques et des couleurs. Le *solo* de cor anglais, d'une pureté et d'une solitude bouleversantes, est sorti d'un tapis orchestral ouateux et irréel comme une prière dans le brouillard. Quant à l'*Allegretto* final, avec ses lueurs d'espoir contrariées et sa conclusion en point

d’interrogation *pianissimo*, a été rendu avec une tension nerveuse et une poésie suspendue qui ont maintenu l’auditoire en haleine jusqu’à la dernière vibration.

Le succès retentissant de cette *Huitième Symphonie* est aussi le fruit d’une parfaite symbiose entre l’artiste, l’orchestre et le lieu. **Klaus Mäkelä**, en double capitaine de l’Orchestre de Paris et de l’Orchestre d’Oslo, a exploité avec génie les qualités acoustiques de la Philharmonie, offrant une lecture d’une lisibilité et d’une puissance sonore exceptionnelles. **Klaus Mäkelä** a non seulement confirmé son statut de chef le plus en vue de sa génération (il prendra prochainement les reines de l’Orchestre Royal du Concertgebouw d’Amsterdam et du *Chicago Symphony Orchestra,* excusez du peu !…), mais il a aussi offert – à la tête d’un **Orchestre Philharmonique d’Oslo** au sommet de sa forme ! – une interprétation de deux des *Symphonies* de Chostakovitch qui fera date : une interprétation où la maîtrise technique absolue servait une vision à la fois intellectuellement rigoureuse et profondément humaine, rappelant que dans les partitions les plus sombres réside l’éclat le plus puissant de l’esprit. Le public parisien, debout et unanime, l’a compris, saluant une performance qui transcendait la simple exécution musicale pour toucher à l’essence même de l’expression artistique. Et la présence de la **Reine Sonja** a ajouté une dimension historique et émotionnelle unique à cette soirée déjà exceptionnelle. Son patronage de longue date et son soutien à ce projet de tournée, qui inclut l’étude de la Philharmonie comme modèle pour une future salle à Oslo, témoignent d’un engagement profond pour la culture et sa diffusion.

CRITIQUE, concert. PARIS, Philharmonie, le 20 janvier 2026. CHOSTAKOVITCH : Symphonie n°6 & 8. Orchestre Philharmonique d'Oslo, Klaus Mäkelä (direction). Crédit photo (c) Emmanuel Andrieu

---

CHEFS. Esa-Pekka Salonen nommé chef principal de l'Orchestre de Paris à la succession en 2027 de son confrère, Klaus Makela

L'Orchestre de Paris fait connaître l'identité du successeur de son directeur musical actuel Klaus Mäkelä [29 ans, en poste depuis 2021], à l'issue du mandat de ce dernier soit en 2027 : son compatriote finnois Esa-Pekka Salonen [67 ans], nommé chef principal de la phalange parisienne.

Photo : Esa-Pekka Salonen DR

En outre, Esa-Pekka Salonen se voit confié la chaire Création et innovation de la Philharmonie de Paris [dès sept 2027].

De son côté **Klaus Mäkelä** quittera son poste de chef principal du Philharmonique d'Oslo (Norvège) à l'issue de la saison 2025/2026, un an donc avant la fin de son mandat. Makela pourra ainsi se concentrer sur ses deux directions au sein du **Concertgebouw d'Amsterdam** et de **l'Orchestre Symphonique de Chicago** dont il assurera la direction musicale à partir de 2027.

CRITIQUE CD événement. BERLIOZ : Symphonie fantastique / RAVEL : La Valse. Orchestre de Paris, Klaus Mäkelä, direction – 1 cd Decca Classics, 2024)

Entre surgissement et impérieuse nécessité, efflorescence pulsionnelle et

pourtant clarté de la structure, la direction de Klaus Mäkelä sur le métier berliozien, fait merveille ; par sa justesse économe, sa profondeur expressive, une alliance rare entre sens du détail et qualité et puissance de l'architecture, les instrumentistes de l'Orchestre de Paris le suivent sans sourciller. A 27 ans, Klaus Mäkelä joue la partition la plus fascinante du romantisme français, conçue par un Berlioz de… 27 ans. La réussite est totale tant elle prodigue les vertiges symphoniques espérés.

Pièce maîtresse du programme, **la Symphonie Fantastique** sort régénérée d'une compréhension particulièrement aboutie. Le premier mouvement (« ***Rêveries – passions*** ») est conçu comme le jaillissement de sentiments et d'émotions incontrôlés, scintillants, énigmatiques, dans un bouillonnement de séquences variées, caractérisées, ininterrompues qui exprime le désarroi du héros saisi dans une tempête de sensations irrépressibles, entre amour, passion, hypersensibilité. Ici se cristallise en un maelström primitif, l'ardent désir que suscite chez Hector, la beauté de l'actrice Harriet Smithson, actrice shakespearienne irrésistible alors (découverte sur scène dans Ophélie).
Le deuxième mouvement (« ***Un bal*** ») n'est qu'ivresse éperdue et perte des sens ;

Le 3è (« ***Scène aux champs*** »), explore d'autres sensations, celles d'un paysage, motif pleinairiste dans le sillon de la Pastorale de Beethoven que Berlioz revisite avec cette hypersensibilité, et la puissance de son tempérament tout inféodé à l'empire du sentiment. Du reste voici la partie la plus développée, la plus longue (17mn précisément dans cette lecture) où dans la tendresse des bois, la noblesse des cuivres, l'ardente prière des cordes semble enfin trouver équilibre et apaisement, en contact régénérateur avec l'insondable Nature (saluons le solo de clarinette ; les reprises particulièrement soignées en murmures mystérieux, avec accélération saisissante puis deccelerandos prodigieux de gravité profonde… pour exprimer un détachement apaisé mêlé à une indéracinable mélancolie, avant le solo final du cor anglais)…

Les 2 derniers tableaux font basculer le psychisme du héros dans une nuit dramatique et anxiogène plus tourmentée, plus impétueuse encore, traversée par la violence des visions proprement fantastiques où tout espoir de paix, est perdu ; insatisfait, inconsolable, Berlioz y réactive les cauchemars de l'enfance, qu'ont vivifié les vicissitudes de sa vie amoureuse éprouvante (car Harriet le repousse d'abord… et finit par l'épouser 3 ans après la création triomphale de la Symphonie Fantastique, en 1833)… La lecture qui collectionne une successions de paysages particulièrement caractérisés, clarifie chaque état d'âme. « ***La marche au supplice*** » brille par sa coupe sautillante et grotesque (chant sombre mais pétillant, danse hideuse des bassons) ; jusqu'à l'extase sauvage et l'abandon dans la folie du « ***Songe d'une nuit de Sabbat*** » ; la furie monstrueuse qui s'amplifie par la seule succession géniale des pupitres, aux couleurs expressives idéalement sollicitées, approche la brutalité poétique de Moussorgski et annonce aussi l'éclat surexpressif du Dukas de l'Apprenti Sorcier ; cette transe originelle (portée par le délire de la clarinette qui entraîne tous les pupitres) saisit tout autant, et qui en rappelle une autre, également placée en

séquence finale, celle de ***la Valse de Ravel*** (1920), jouée ensuite. Pertinent couplage. On y retrouve les mêmes bassons primordiaux, dont la chorégraphie souterraine emporte toute la pièce vers son déséquilibre déhanché, dans son développement à la fois sensuel et fatalement envoûtant. Clarté et abandon, détail et ivresse, et aussi jubilation heureuse dans le relief des timbres : magistral. **CLIC de CLASSIQUENEWS** printemps 2025

_____

CRITIQUE CD événement. BERLIOZ : Symphonie fantastique / RAVEL : La Valse. Orchestre de Paris, Klaus Mäkelä, direction – 1 cd Decca Classics – Enregistré en septembre et déc 2024 – Philharmonie de Paris

PLUS D'INFOS sur le site de l'éditeur DECCA : https://shop.decca.com/products/berlioz-symphonie-fantastique-ravel-la-valse-cd?srsltid=AfmBOooH-G7AVn-nbOawXff2pcOGlBixdDLSSgv4TUBGMXeqDNuUvz2i

_____

autre cd Klaus Mäkelä / Decca Classics
sur CLASSIQUENEWS :

DECCA : MÄKELÄ / SIBELIUS : fin mars 2022



A la tête de l'OSLO PHILHARMONIC / Orchestre Philharmonique d'OSLO, le jeune maestro finnois Klaus Mäkelä (actuel directeur musical de l'Orchestre de Paris) « ose » malgré son âge une première intégrale des 7 symphonies de Sibelius, en complément du coffret annoncé chez Decca, Tapiola, Trois derniers fragments. D'abord conçu comme une cycle de concerts de 9 mois avec le Philhar d'Oslo, l'intégrale – covid oblige, s'est muée en projet discographique de grande envergure (avec tournée européenne dans la foulée en avril et mai 2022). La phalange d'Oslo est d'autant plus légitime à jouer Sibelius que ce dernier la dirigeait déjà pour 3 concerts en 1921. L'écriture de Sibelius livre à la Finlande sa propre identité symphonique jusque là dominée par les allemands et les russes. MÄKELÄ soigne en particulier la puissance, la noirceur et la profondeur des cordes selon une vision transmise par le chef Mariss Jansons. Après Solti (1948), Chailly (1978), Klaus MÄKELÄ est le 3è maestro à signer un contrat chez Decca. Filiation prestigieuse et souhaitons-le prometteuse. A suivre.

CRITIQUE, concert. PARIS, Philharmonie, le 2 oct 2024. MAHLER : Symphonie n°9. Orchestre de Paris / Klaus Mäkelä (direction).

La *Neuvième symphonie* de Gustav Mahler fait partie de ces œuvres monumentales que l'on n'entend en concert que deux ou trois fois dans sa vie. Pas question, donc, de rater le concert qui était donné à la Philharmonie de Paris par l'Orchestre de Paris dirigé par son jeune directeur musical (28 ans !), Klaus Mäkelä. On eut droit à une interprétation étourdissante, bouleversante, mémorable de cette œuvre hors du commun.



Crédit photo © André Peyrègne

Un an avant sa mort, Mahler a concentré tout son génie dans sa *Neuvième symphonie*. Sans avoir recours aux chanteurs et aux chœurs comme dans ses symphonies précédentes, il a investi son inspiration de démiurge dans un orchestre seul. Cette œuvre est son testament. Tous les styles auxquels il nous a habitués auparavant s'y retrouvent sublimement réunis : ses envolées monumentales, ses éclats dantesques, ses élans romantiques, ses confidences rêveuses, ses rythmes capricieux, sa grâce virevoltante, ses passages « populaires » ou burlesques, ses alternances d'espoir et de désespoir, ses marches funèbres, ses envols vers le Ciel. Le dernier mouvement se termine sur un sublime et poignant retour au silence. La musique s'achève, *pianissimo,* et même *pianississimo*. Mahler dit adieu à la vie. On a le frisson !

Pendant l'heure et demie que dure cette œuvre babylonienne, il y avait de quoi se perdre. Mais Klaus Mäkelä était là. Ce merveilleux jeune chef, aux allures d'ado, sut constamment

capter notre attention, nous rattraper, nous guider. Il avait en mains à la fois son public et ses musiciens. Ses musiciens, il les électrisent. On sentait que tous donnaient le meilleur d'eux-mêmes, qu'ils soient solistes ou musiciens du rang. Et il y eut cette fin où la musique avait rendez-vous avec le néant. Les sons, peu à peu, s'amenuisaient pour finir par s'éteindre. La salle retenait son souffle. L'orchestre produisait des sons si ténus, précis, soignés, et si frémissants… que vingt violons ne semblaient être plus qu'un. On percevait des notes infimes, transparentes au point qu'on croyait entendre le silence. On n'osait plus bouger, comme pétrifiés d'admiration. Puis, soudain, la Philharmonie toute entière explosa en bravos – une explosion formidable comme il s'en produit à la fin des grands concerts ou des grands opéras. On venait d'entendre une mémorable *Neuvième* de Mahler.

CRITIQUE, concert. PARIS, Philharmonie, le 2 oct 2024. MAHLER: Symphonie n°9. Orchestre de Paris / Klaus Mäkelä (direction).

VIDÉO : Claudio Abbado dirige la *9ème symphonie* de Gustav Mahler au Festival de Lucerne